mentaire de J.-L. Ferrary dans le *Bulletin épigraphique* de la *Revue des Études Grecques* 2006. D'autres inscriptions sont intéressantes à des titres divers : le n° 1508 est une épigramme funéraire en latin, les n° 1509 à 1511 et 1514 sont des inscriptions honorifiques. En Syrie, provenant de Palmyre, le n° 1563, dont le texte semble encore imparfaitement établi, date de 167 apr. J.-C. et concerne le culte impérial. L'Afrique Proconsulaire livre une série d'épigrammes funéraires, dont on retiendra surtout les n° 1667 et 1668 ; le n° 1689 reprend, en l'améliorant, la lecture de la dédicace du portique semi-circulaire du temple de Caelestis à Dougga. Le volume se termine par un ensemble d'inscriptions sans provenance connue, dont une bonne trentaine de diplômes militaires ; dans certains pays que nous ne nommerons pas, les détecteurs de métaux sont à l'origine d'un trafic toujours aussi profitable.

Plusieurs des textes que l'on vient de citer dans ce panorama nécessairement trop rapide figuraient déjà dans des volumes antérieurs de l'*AE*. Leur reprise, sous la forme d'une lecture améliorée ou d'un nouveau commentaire, leur a donné un intérêt renouvelé. À l'inverse, la lecture de l'*AE* 2005 nous a conforté au moins dans une hypothèse que nous avait suggérée l'*AE* 2004. Nous y proposions ici même, pour la funéraire n° 1241, la lecture *se uiua* à l'ablatif. Et voici qu'en *AE* 2005, le n° 409 semble nous donner raison ; l'inscription est très mutilée, mais son éditeur propose : [—] *se* | [*uiuo ? sibi et* —]*ri* | [—*II*]*uir(o)* | [—*fac(iendum) c*]*ur(auit)*. À la ligne 2, il conviendrait de compléter [*pat*]*ri* ou [*frat*]*ri*. L'inscription vient d'Ausculum et date de l'époque augustéenne : visiblement il faut nous garder de nous faire une idée trop élitiste de la correction grammaticale.

Hubert Zehnacker.

Latin tardif. Latin médiéval.

Estudios de Prosodia y métrica latina tardìa y medieval (Ciclos de Filologià Clàsica n° 4), éd. Julian Solana Pujalte : Cordoue, Université de Cordoue, 1999, 174 pages.

Juliàn Solana Pujalte est un métricien reconnu. Aussi les spécialistes de la littérature tardive et médiévale liront-ils avec d'autant plus d'intérêt les cinq réflexions de ce livre que chacune d'elles met en œuvre des domaines diversifiés et des compétences propres. Une solide bibliographie ajoute à la qualité du livre. Après une présentation de trois pages (p. 7-10) détaillant le corpus et la visée générale des études présentées, Jésus Luque Moreno, auteur de très nombreuses recherches métriques, notamment sur la période classique, ouvre le livre dans un esprit tout à la fois diachronique et théorique : « La herencia de la versificatiòn latina clàsica : factores y lineas generales » (p. 11-28). Prolongeant une théorisation structuraliste autant que stylistique qu'il a exposée à Madrid lors d'une Table ronde de 1999 et qui a été publiée en 2001, dans *Le poète architecte : Arts métriques et Art poétique chez les Latins*, éd. J. Dangel, Paris-Louvain, Peeters, BEC, il construit un véritable 'système' métrique classique, qui est fondé sur la quantité syllabique(entité, fonction, forme) et dont la mise en œuvre est variée. Il distingue ainsi 1) les 'formes quantitatives' (1A) soit les pieds métriques admettant divers schémas en fonction des capacités de contraction ou de résolution des syllabes dans la métrique ionienne ; 2) les 'formes syllabico-quantitatives' (1B) de la métrique éolienne, mais sans régularité interne de pieds et de mètres. Aussi un poème métrique a-t-il un statut très différent de celui la prose métrique (1PM), qui reste

une unité linguistique naturelle. S'ajoute la prise en compte des formes populaires (1POP), capables de rapports rythmiques avec l'accent verbal, réflexion d'autant plus importante que le latin parlé tardif se distingue du latin écrit et littéraire notamment par une prosodie de plus en plus accentuelle, au détriment de la quantité. Une bonne bibliographie accompagne l'ensemble. Les articles suivants illustrent au mieux ces bases théoriques. Il est impossible de résumer correctement les exposés qui suivent, en raison du trop court espace d'un compte rendu. Pourtant les titres sont suffisamment explicites pour donner une bonne idée du contenu des exposés : Miguel Rodrìguez et Pantoja Màrquez : « La métrica de los *carmina latina epigraphica* datables entre los siglos VI al X » (p. 29-70) ; Rocìo Carande Herrero : « El septenario trocaico Carolingio » (p. 71-98) ; Marìa Luisa Arribas Hernàez : « Algunas cuestiones de prosodia y de métrica en la poesìa dactìlica de Sedulio Escoto » (p. 99-132) ; Julièn Solana Pujalte : « El hiato en la poesìa de Alcuino y Teodulfo » (p. 133-152). L'ensemble s'achève sur la bibliographie des auteurs cités (p. 153-163) ; un très utile index des termes prosodiques et métriques (p. 163-168) ; un index des auteurs cités (p. 169-174).

Jacqueline Dangel.

Magali Coumert, *Origines des peuples : les récits du Haut Moyen Âge occidental (550-850)* (Collection des études augustiniennes — série Moyen Âge et Temps Modernes, 42) : Paris, Institut d'études augustiniennes, 2007, 652 pages.

La thèse de M. Coumert étudie les récits du Haut Moyen Âge qui retracent les origines des peuples installés sur les anciens territoires de l'Empire romain entre le VI^e^ et le IX^e^ siècle. Les quatre premières parties sont consacrées respectivement aux Goths, aux Lombards, aux Francs et aux peuples britanniques. La cinquième partie, en forme de synthèse, dégage les points communs entre ces récits en ce qui concerne leur écriture, leur interprétation et leurs fonctions sociales. L'introduction propose une vue d'ensemble de l'historiographie dominante, depuis le milieu du XIX^e^ siècle, qui se fonde sur « l'assimilation fallacieuse » entre les peuples du Haut Moyen Âge et les nations modernes. Évaluant les enjeux du concept de « germanicité », elle précise que cette étude ne porte pas sur les origines des peuples mais sur les récits d'origine, ces « narrations écrites postérieurement aux événements qu'elles rapportent » (p. 27). La présentation du corpus rappelle que chaque peuple fit l'objet de plusieurs récits d'origine souvent tardifs. L'auteur définit enfin l'originalité de son approche qui s'efforce de déterminer si les traditions orales ne cachent pas en réalité des fondements érudits.

La première partie est consacrée aux « récits d'origine des Goths » (p. 31-139), illustrés par l'*Histoire des Goths* de Cassiodore, aujourd'hui perdue, les *Getica* de Jordanès écrits vers 551/552 et les récits d'Isidore de Séville dans la première moitié du VII^e^ siècle. La toponymie et la linguistique ne délivrent aucune certitude sur la provenance de Scandinavie des Goths (contrairement à l'interprétation de Wolfram). Les différents récits montrent l'influence de Jordanès et d'Isidore qui insistent sur l'unité originelle des Goths, préservée durant leur migration et leur combat contre le monde romain. La confrontation des deux auteurs révèle qu'ils utilisaient des sources antiques différentes faisant partir les Goths de Scandie (Jordanès) ou de Scythie (Isidore). Mais la principale divergence s'explique par des contextes politiques différents, comme en témoigne le silence d'Isidore sur les deux familles dominantes chez Jordanès, les Amales et les Balthes, qui avaient disparu au VII^e^ siècle. Ainsi les récits d'origine des Goths apparaissent-ils comme une « compo-

sition originale de chaque auteur » reposant « sur une recherche érudite dans l'historiographie antique et sur le contexte politique contemporain » (p. 142).

La deuxième partie, « les récits d'origine des Lombards » (p. 143-264), aborde les nombreux récits consacrés aux Lombards depuis les sources antiques. Parmi les récits du milieu du VII^e^ siècle, l'*Origo gentis Langobardorum* fut probablement écrite dans le royaume lombard contre la représentation du passé véhiculée par l'édit de Rothari (643) alors que la *Chronique de Frédégaire* fut composée dans le royaume franc. L'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre fut, quant à elle, rédigée à la fin du VIII^e^ siècle sous domination carolingienne. Deux textes moins connus sont aussi étudiés : le premier est un récit byzantin qui exprime le point de vue d'un peuple concerné par l'histoire lombarde ; le second, conservé dans un manuscrit du Gotha (d'où son nom *Historia Gothani*), témoigne d'une grande liberté à l'égard des récits précédents mais aussi de la volonté de servir les souverains carolingiens. Ces écrits se caractérisent par « la malléabilité de leur contenu ». Ils « ne témoignent donc pas tant de la réalité historique du passé lombard que de l'évolution des représentations de celui-ci en fonction du présent et des oppositions entre les différents groupes dont les rédacteurs de récit d'origine se firent les porte-parole » (p. 264).

La troisième partie s'intéresse aux sept « récits d'origine des Francs » (p. 265-380) qui présentent tous un fondement érudit. Deux périodes peuvent être distinguées : de la fin du VII^e^ siècle au couronnement de Charlemagne, les textes décrivent les Francs comme des descendants des Troyens. Une étape majeure est accomplie avec Grégoire de Tours qui considère le baptême de Clovis comme le début de l'*Histoire des Francs* qu'il interprète comme une histoire catholique. Ses résumés et ses continuations, la *Chronique de Frédégaire* et le *Liber historiae Francorum*, révèlent une absence de contrainte sur la représentation du passé qui se traduit aussi par des récits critiques à l'égard des Francs (*Cosmographie d'Ethicus*) et par une transformation profonde à l'époque carolingienne. Entre les années 826 et 830, deux nouveaux récits soulignent leurs origines nordiques (danoises ou scandinaves) pour justifier la conversion et l'intégration des peuples scandinaves dans une communauté de peuples barbares. La connaissance des textes antérieurs ne freine donc pas la liberté des auteurs qui cherchent à « justifier par le passé les changements contemporains » (p. 380).

La quatrième partie est consacrée aux « récits d'origine des peuples de Grande-Bretagne », les Bretons, les Pictes, Les Scots et les Saxons (p. 381-499). La présentation de leurs différentes origines, marquée par l'héritage de l'ethnographie antique, est tributaire des interprétations de l'historiographie latine (d'Orose à Isidore de Séville). Dans le cas des Bretons, cette diversité montre que le sentiment d'appartenance à un groupe n'empêche pas une compétition idéologique au sein d'un même peuple entre plusieurs représentations du passé. Loin de se réduire à des traditions orales figées, ces textes se fondent sur des sources écrites antérieures tout en reflétant l'élaboration de l'identité ethnique, comme en témoigne l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède.

L'analyse comparée des différents récits d'origine, souvent contradictoires et évolutifs, aboutit, dans une cinquième partie, à une « réévaluation » des récits d'origine (p. 501-535) : tout d'abord, ces récits se fondent essentiellement sur des sources écrites (les œuvres de l'ethnographie antique), ce qui n'exclut pas la concordance, dans l'exemple de Paul Diacre, entre les sources écrites anciennes et les témoignages oraux contemporains. Il apparaît aussi qu'ils cristallisent les enjeux du présent, comme le prouve l'implication directe des familles royales dans les réécritures des récits d'origine. Ils se définissent « comme le reflet des enjeux contemporains du pouvoir, non comme celui d'une mémoire commune à l'ensem-

ble de ceux qui se reconnaissaient une même identité ethnique » (p. 534). Les annexes finales proposent un florilège d'extraits des principaux récits étudiés (avec texte latin et traduction). Le volume se termine par trois *indices* (I. noms de personnes ; II. noms de peuples et de lieux ; III. noms d'auteurs et des œuvres anonymes) suivis d'une abondante bibliographie (p. 601-652).

Stéphane Gioanni.

Christiane Veyrard-Cosme, *L'œuvre hagiographique en prose d'Alcuin. Vitae Willibrordi, Vedasti, Richarii. Édition, traduction, études narratologiques* (Collection « Per Verba. Testi mediolatini con traduzione », n° 21) : Firenze, Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini, 2003, lxxviii-437 pages.

Les Vies en prose des saints Willibrord, Vaast et Riquier composées par Alcuin († 804) ont longtemps été négligées par les commentateurs, qui leur reprochaient notamment leur manque d'originalité et de données historiques. Pourtant, il est vain de chercher des précisions historiques dans des hagiographies qui présentent un idéal de sainteté à imiter. C'est pourquoi, dans la lignée des études du regretté I Deug-Su, Christiane Veyrard-Cosme démontre de manière particulièrement convaincante tout l'intérêt de ces trois Vies dans son livre qui constitue la version remaniée de sa thèse de doctorat soutenue en 1992.

Dans une introduction développée, p. xi-lxi, l'A. retrace de manière remarquablement synthétique la vie et l'œuvre d'Alcuin et explicite les enjeux idéologiques et le contexte historique, y compris la révision de la Bible, la réforme liturgique et la minuscule caroline. Cette introduction contient également la traduction française parfois accompagnée du texte latin de plusieurs pièces d'Alcuin : son hymne et son épitaphe en l'honneur de saint Vaast (p. xxxv-xxxvii), son exhortation à imiter les vertus de saint Vaast (p. xxxviii-xl), son sermon sur la mort de saint Martin (p. xl-xlii), sa lettre de dédicace de la *Vita Richarii* (p. xliii-xlv), sa lettre-préface de la Vie de Vaast (p. xlv-xlix), enfin sa lettre-préface de la Vie de Willibrord (p. xlix-l). Il est toutefois regrettable que le texte de ces trois préfaces repris des *Monumenta Germaniae Historica* n'ait pas fait l'objet d'une nouvelle édition critique en tête de chacune des trois Vies éditées et traduites par la suite.

Après une bibliographie abondante, p. lxiii-lxxviii, mais peu commode à utiliser, car divisée en plusieurs sections à l'intérieur desquelles les monographies sont distinguées des articles, l'A. propose, p. 2-27, la traduction des modèles (hypotextes) dont Alcuin s'est servi pour la Vie des saints Vaast et Riquier : la *Vita Vedastis* de Jonas de Bobbio et un *libellus* anonyme retraçant la vie de saint Riquier. Ces deux textes ne sont pas édités de manière critique, mais repris avec quelques notes de l'édition des *M.G.H.*

Puis après de très brèves remarques (p. 31-32) sur les principaux manuscrits des Vies en prose de Willibrord, Vaast et Riquier, l'A. donne, p. 33-137, la traduction et l'édition critique des trois vies composées par Alcuin, sans toutefois accompagner le texte d'un apparat des sources. Il est vrai que la question des sources est longuement développée dans les dernières pages du livre, mais un apparat des sources au moins bibliques, aurait néanmoins été pratique pour les lecteurs pressés.

La dernière partie du livre, p. 141-409, est consacrée à l'étude narratologique des trois Vies en prose composées par Alcuin. L'A. compare d'abord les trames narratives des Vies de Vaast et Riquier avec celles de leur modèle respectif, puis procède à l'étude stylistique des trois Vies en montrant qu'elles sont écrites dans

une prose d'art rimée et rythmée, saturée de paronomases, jeux de mots et figures d'entrelacs qui rappellent les entrelacs ornementaux caractéristiques de l'art insulaire. Reprenant la terminologie de C. Fromilhague et A. Sancier dans leur *Introduction à l'analyse stylistique*, Christiane Veyrard-Cosme analyse en particulier les parataxes asyndétique et syndétique, avant d'étudier les groupements binaires, les parallélismes synonymiques, antithétiques ou progressifs, enfin les groupements ternaires (p. 163-219). Puis, p. 220-249, l'A. procède à l'étude narratologique proprement dite des trois Vies en analysant la place du narrateur, la structure des récits et leurs séquences : en s'inspirant de l'ouvrage de V. Propp, *Morphologie du conte*, l'A. montre comment on passe de l'état initial à l'état final grâce au jeu des forces perturbatrices et équilibrantes. L'A. dégage également un schéma tripartite dans les trois Vies : dans un premier volet, le saint est séparé du monde, dans un second il est confronté à lui et dans un troisième volet il retourne à la vie solitaire. Puis, l'A. souligne la dimension épique de chaque Vie à travers l'initiation du saint, ses voyages et ses combats avant d'analyser les éléments du récit d'après la typologie établie par A. Boureau dans son livre *La Légende Dorée : le système narratif de Jacques de Voragine* : actes humains et surnaturels (miracles et maléfices), rôles et éléments du décor (cadre spatial, temps, bestiaire). L'analyse de la numérologie symbolique occupe ensuite les pages 315-328, avec l'explication de la valeur des nombres 2, 3, 4, 7, 12, 20 et 33. Enfin, dans la dernière sous-partie, p. 329-409, l'A. étudie l'intertextualité en analysant les citations et allusions bibliques dans les trois Vies, en comparant les structures des Vies et des Évangiles notamment, qui sont des réservoirs d'images et de métaphores : paraboles du semeur, des talents et de la lampe, importance de la lumière, de l'eau et du vin miraculeux. En dehors des Évangiles, les sources d'inspiration les plus importantes sont les Gesta *martyrum*, la *Vita Martini* de Sulpice Sévère, les *Dialogues* de Grégoire le Grand, la *Vita Columbani* de Jonas de Bobbio et la *Vita Cuthberti* de Bède le Vénérable.

Après une brève conclusion, p. 413-415, l'ouvrage se termine par cinq index : index des auteurs anciens et modernes, des notions stylistiques, rhétoriques et narratologiques, des œuvres d'Alcuin, des personnages, enfin index scripturaire. Une carte n'aurait pas été inutile pour situer certains noms de lieux.

Cet ouvrage se signale par sa richesse, l'élégance de ses traductions et la modernité de ses méthodes d'analyse. Il est donc d'autant plus regrettable que les nombreux manuscrits indiqués par Marie-Hélène Jullien et Françoise Perelman dans le tome II (ALC 90-92) de la *Clavis des auteurs latins du Moyen Âge*, pourtant citée p. xiii, note 8 et p. lxvi, n'aient pas été pris en compte pour l'édition des trois Vies. Signalons pour finir quelques coquilles à corriger : p. xii-xiii, note 7 et p. lxxv, l'ouvrage d'A. Kleinclausz, *Charlemagne*, ne date pas de 1948 ; p. xiv, note 13 : Bède n'est pas né en 670, mais 672 ou 673 ; p. xv : rectifier « Yarrow » ; p. xxi, note 60 : « pourvoir » ; p. xxv : « succint » ; *ibidem*, note 92 : « conuertimi » ; p. xxxii, lire « Bible d'Alcuin » au lieu de « Bible d'Amiens » ; *ibidem*, note 132 : rectifier « Trêves » ; p. xliii : c'est Charlemagne qui est toujours auguste, et non Dieu ; p. lxiv-lxvi : plusieurs éditions ont rendu caduques les éditions citées de la Patrologie Latine et B. Colgrave a édité seul la *Vita Cuthberti* de Bède ; p. 2 : rectifier « xancti » ; p. 24 et 134 : le terme « panucola / panocula » aurait mérité une explication ; p. 67 : corriger « septième » en « sixième » (*sexta*) ; p. 97 : rectifier « Quelle est admirable » et « quelle est misérable » ; p. 110 et 136, il aurait fallu indiquer par la disposition typographique que les première et dernière phrases de la Vie de Riquier sont des distiques élégiaques ; p. 152, note 9 : compléter « halway » ; p. 232, note 173 : corriger « mub » en « muß » ; p. 364, note 145 : compléter « agicola » ; p. 377, note 192 : corriger le premier « qui » en « quid » et « desereamus » en « deseramus » ; p. 380, note 202 : corriger « uiuenta » en « inuenta » ;

enfin p. 384 : rectifier « aux désert ». Ces menus détails mentionnés en vue d'une future réédition n'enlèvent évidemment rien aux grandes qualités du livre.

Olivier Szerwiniack.

André Cantin, *Saint Pierre Damien (1007-1072). Autrefois — Aujourd'hui* (coll. Petits Cerf-Histoire) : Paris, Cerf 2006, 215 pages.

Sous un petit format et avec un appareil scientifique réduit — ou plutôt fort concis — cet ouvrage est un grand livre, fruit de la fréquentation assidue de son auteur avec un ascète, fin lettré, homme de contemplation en même temps que dignitaire ecclésiastique (évêque d'Ostie, cardinal), qui joua un rôle important, voire décisif, dans le second quart du xi^e^ siècle. L'auteur, agrégé de philosophie et ancien directeur de recherches au CNRS, à qui l'on doit déjà en 1972 l'édition de la *Lettre sur la toute-puissance divine*, (Sources chrétiennes, 191), nous offre en ce volume comme une biographie intellectuelle de saint Pierre Damien (1007-1072). Elle est d'autant plus bienvenue que l'ermite camaldule de Fonte Avellana en Ombrie est bien méconnu et fait surtout l'objet de jugements péremptoires (cf. p. 175), dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne sont point flatteurs. L'œuvre de Pierre Damien — opuscules, lettres, sermons — est étendue (elle remplit les tomes 144-145 de la *Patrologie latine*) et beaucoup de ceux qui le qualifient sévèrement ne l'ont pas lu ou n'en ont lu que des bribes, détachées de leur contexte.

La première partie, « Une vie unifiée dans l'épreuve » (p. 11-110), retrace l'itinéraire spirituel de Pierre Damien, éclairé par des aperçus fort suggestifs sur l'époque et le milieu ecclésiastique, où l'on rencontre des simoniaques et des débauchés, mais aussi de grandes abbayes dont certaines se signalent par une recherche du luxe et de la puissance. Pierre Damien, qui a enseigné le droit canonique, a une solide culture classique (les *exempla* tirés de l'histoire romaine abondent sous sa plume), mais il ne semble pas connaître les auteurs grecs dans le texte. La deuxième partie (p. 111-172) décrit le moine, devenu évêque à son corps défendant, aux prises avec « la misère du clergé [et] la détresse du monde ». Pierre Damien supplie, exhorte, tance abbés, évêques, empereurs et papes même, s'efforçant notamment de maintenir ou de rétablir l'unité en ces années qui précèdent la fameuse « querelle des investitures ».

Enfin la dernière partie : « Quel apport d'un si grand saint ? » est l'occasion pour A. Cantin de donner une leçon de méthodologie historique à d'illustres devanciers tels qu' É. Gilson, É. Bréhier, A. de Libera et A. Fliche, grâce à son exceptionnelle connaissance du milieu. Quelques expressions énergiques de Pierre Damien l'ont en effet, selon certains, rendu « infréquentable » ; aussi d'autres chercheurs se sont-ils ingéniés, à tort, de rendre le personnage présentable dans les cercles universitaires, en en gommant indûment les aspérités, par exemple à propos du rôle de la philosophie et de la dialectique (*Philosophia nostra Christus est*). Mais A. Cantin, qui est aussi membre des Fraternités monastiques de Jérusalem, n'a pas de peine à mettre en lumière ce que nous pouvons recevoir au xxi^e^ s. de ce moine assoiffé de solitude. En homme de science qu'il est, mais aussi en homme de foi, l'auteur excelle à dégager les motivations radicales — spirituelles — de cette forte personnalité, qui resta constamment attachée à un double objectif (p. 206) : d'une part, rechercher la justice ou le service des pauvres et des faibles, de l'autre, fortifier les liens de l'amour mutuel.

Ce portrait intellectuel de saint Pierre Damien, saluée avec enthousiasme par les spécialistes (cf. l'article de Giuseppe Fornasari dans la *RHE* 103, 1 [2008],

p. 162-175), renouvelle vraiment nos connaissances sur cette figure majeure du XI^e siècle.

Benoît GAIN.

Marco GIOVINI, *Un conflictus terenziano del X secolo : il* Delusor (Quaderni di Scienze del Linguaggio 22) : Milan, Arcipelago edizioni, 2007, 225 pages.

Un manuscrit du X^e siècle (*Parisinus lat.* 8069) conserve un fragment de soixante-quatre vers, six distiques élégiaques, le reste en hexamètres. Le sujet en est une altercation entre un jeune homme et Térence. Le premier invective le poète ancien en lui reprochant sa vétusté, son ennui et ses vers qui semblent de la prose. Térence proteste et l'injurie, l'autre répond sur le même ton bien qu'en aparté, il reconnaisse les mérites de son interlocuteur ; ils en viennent presque aux mains. M. GIOVINI présente, édite et traduit le texte sur lequel il déploie ensuite toute sa science philologique non sans un tantinet de verbosité. Le second chapitre débat des problèmes connexes de la date et du genre. C. MAGNIN, le premier éditeur du texte, le situait au VII^e siècle et y voyait un écrit dramatique, peut-être un lever de rideau avant la représentation d'une pièce de Térence. Après avoir cité et discuté toutes les interprétations de ce poème qui ont été proposées au cours du siècle dernier, M. GIOVINI montre, grâce à des similitudes de thématique et de structure avec des poèmes de Sidulius Scottus et de Medoin, qu'il s'agit plutôt d'une sorte d'exercice rhétorique ressortissant au genre des *conflictus* en vogue aux IX^e et X^e siècles. Le chapitre suivant étudie la métrique, faisant de la présence de vers léonins un indice supplémentaire de la même datation. Le dernier et long chapitre, intitulé *Des sources au style*, met en évidence dans ce poème une sorte de centon d'expressions térentiennes et de réminiscences d'Horace, Stace, Virgile...

Jean Christian DUMONT.

A Garland of Satire, Wisdom, and History : Latin Verse from Twelfth-Century France (Carmina Houghtoniensia), edited by Jan M. ZIOLKOWSKI and Bridget K. BALINT : Cambridge (Mass.), Houghton Library of the Harvard College Library, 2007, 234 pages.

Cet ouvrage est l'édition, la traduction et le commentaire du contenu du manuscrit Houghton MS Lat 300. Ce manuscrit, possédé par la Houghton Library de Harvard depuis 1965, est dans son état actuel composé de onze folios ; mais ces onze folios faisaient partie d'un manuscrit plus gros, écrit en France dans le dernier tiers du XII^e siècle. Tel quel, il contient quatre-vingt seize pièces, essentiellement des poèmes métriques ou quantitatifs — à l'exception de la pièce 1, poème accentuel ou rythmique, et de la pièce 96 en prose —, réparties par les éditeurs en six groupes. Les poèmes des groupes trois (18-87) et quatre (88-89), connus par d'autres manuscrits et donc déjà édités, ne sont pas donnés ici. L'édition ne concerne par conséquent que vingt-cinq pièces. Chaque pièce est précédée d'une introduction générale qui propose une analyse historique et littéraire. Le texte latin, accompagné de notes critiques, est suivi de la traduction anglaise et d'un commentaire linéaire. Une reproduction en fac-similé du manuscrit est fournie à la fin du volume, avant les utiles index.

Le manuscrit est une de ces anthologies poétiques dont le Moyen Age latin nous a conservé un certain nombre d'exemples — les *Carmina Burana* constituant le

cas le plus célèbre. Si chacune d'entre elles est unique, elles ont souvent des poèmes en commun ; les éditeurs mettent ainsi en lumière les points de contact entre le manuscrit Houghton MS Lat 300 et d'autres manuscrits à peu près contemporains (p. 13-14).

Mais dans la mesure où ce manuscrit est partiel, il est difficile de se faire une idée de ce qu'était l'ensemble. On constate la présence de thèmes traditionnels (corruption du clergé, vénalité de la cour pontificale, etc.), on trouve aussi un panégyrique célébrant l'accession de Louis VI au trône de France (en 1108), ou des épitaphes. Certains poèmes restent obscurs. Le cadre historique est celui de la France du début du XII^e^ siècle, tandis que d'un point de vue littéraire des rapprochements peuvent être faits avec les écrivains de la vallée de la Loire comme Baudri de Bourgueil.

Ce manuscrit suscite donc l'intérêt à de nombreux titres. L'édition précise et très bien informée qui en est ici donnée en facilitera l'approche.

Étienne WOLFF.

Sara RISBERG, *Liber usuum fratrum monasterii Vadstenensis. The Customary of the Vadstena Brothers. A Critical Edition with an Introduction* (Acta Universitatis Stockholmiensis. Studia Latina Stockholmiensia, L) : Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 2003, 254 pages, dont 5 planches.

Ce livre, issu de la thèse de doctorat de l'A., propose la première édition critique intégrale du coutumier des frères du monastère de Vadsténa fondé par sainte Brigitte de Suède († 1373). Il s'agit d'une source de première importance pour les historiens médiévistes qui étudient la vie quotidienne des moines à la fin du Moyen Âge, mais également pour les spécialistes de latin médiéval.

Le coutumier fut en effet rédigé en latin à Vadsténa dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, entre 1448 et 1487, en complément de la *Règle* de sainte Brigitte appelée *Regula sancti Salvatoris*, afin de permettre aux autres abbayes de l'ordre disséminées principalement dans les pays scandinaves et germaniques de suivre les mêmes coutumes que celles du monastère de Vadsténa. Dans cet établissement double, vingt-cinq frères (treize prêtres, quatre diacres et huit frères lais) dirigés par un « confesseur général » vivaient séparément des sœurs gouvernées par une abbesse. Les attributions et les rapports des uns et des autres sont l'objet de plusieurs des cinquante chapitres du coutumier.

Après un rappel des diverses bulles papales d'Urbain V († 1370) à Eugène IV († 1447) concernant le monastère de Vadsténa et plus généralement l'ordre brigittin, le coutumier insiste sur l'humilité, l'obéissance, la chasteté, la pauvreté, le dépouillement, le silence, l'abstinence et les jeûnes que les frères doivent observer. Il précise aussi comment recevoir les visites des frères de l'ordre, d'un nouveau souverain ou d'un nouvel évêque. Il détaille les nombreuses conditions à remplir par les postulants, qui doivent se présenter trois fois avant d'être éventuellement reçus si une place est libre parmi les vingt-cinq frères. Il présente également les règles à observer lors de la réception des nouveaux frères, ainsi que les devoirs et les attributions du confesseur et des frères, notamment en matière de confession, d'absolution et de communion. Il énumère encore les règles régissant les repas, les lectures au réfectoire, la communion des malades, l'administration des derniers sacrements, les funérailles et les messes pour les morts. Enfin, il se termine par des citations de bulles papales et d'autres textes réglementaires. Après le coutumier proprement dit, qui ne traite pas de la liturgie, une partie intitulée *Ordinacio*

officiorum chori, probablement ajoutée plus tard pour combler cette lacune, expose les devoirs du prêtre de la semaine (*hebdomadarius*), du chantre (*cantor*) et du second chantre (*succentor*).

L'édition du texte du coutumier occupe les pages 77-198, celle de l'*Ordinacio* les pages 198-212. Les deux textes sont pourvus d'un à trois apparats infrapaginaux selon les chapitres : apparat des sources et parallèles, apparat critique, enfin, en cas de besoin, quelques notes explicatives sur la construction ou l'orthographe de certains mots. L'édition est précédée d'une longue introduction (p. 9-75), dans laquelle l'A. présente le but du coutumier, sa date probable de composition et ses sources, avant de détailler le contenu de chacun de ses cinquante chapitres (p. 21-44) et des six chapitres de l'*Ordinacio* (p. 44-49). Puis, après une brève comparaison avec un coutumier cistercien et le coutumier des sœurs de Vadstèna intitulé *Lucidarium*, l'A. décrit, compare et classe les quatorze manuscrits connus du texte dans un *stemma codicum* (p. 51-70) : douze manuscrits datent du XVIIe siècle, les deux plus anciens, qui ont servi de manuscrits de base, sont les manuscrits A 11 de la bibliothèque royale de Stockholm (postérieur à 1487, il ne contient pas l'*Ordinacio*) et Clm 30046 de la Bibliothèque bavaroise de Munich (datant de *ca* 1500, ce manuscrit a été abîmé par l'humidité).

La fin du volume propose plusieurs aides à la lecture : un glossaire non exhaustif des mots latins les plus caractéristiques (p. 213-220) et quatre index (noms de personnes et de lieux, bulles papales, fêtes, enfin incipits des chants, leçons et prières). En appendice, p. 237-243, on trouvera les plans de l'église et d'une partie des bâtiments du monastère de Vadsténa, ainsi que des reproductions photographiques de pages des trois principaux manuscrits, avant la bibliographie finale, qui cite de nombreux ouvrages suédois entre autres.

Bref, ce cinquantième volume fait honneur à la collection réputée des *Studia Latina Stockholmiensia*, malgré quelques défauts mineurs : par exemple Gödel et Collijn, cités p. 53, sont absents de la bibliographie finale, et la bulle d'Urbain V est datée du 5.8.1370, p. 22 et 80, mais du 8.5.1370, p. 226. En outre, une présentation plus détaillée de l'ordre brigittin et une carte situant ses principaux monastères auraient été commodes pour les lecteurs peu familiers avec le monde scandinave et germanique de la fin du Moyen Âge.

Olivier Szerwiniack.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Hédonismes, Penser et dire le plaisir dans l'Antiquité et à la Renaissance, éd. Laurence Boulègue et Carlos Lévy, Cahiers de Philologie, Vol. 23, Série *Apparat critique* : Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2007, 290 pages.

Cet ouvrage, édités par L. Boulègue et C. Lévy, réunit quinze contributions portant sur les théories du plaisir, fruit d'un colloque qui s'est tenu à Lille en 2004. Il s'articule en trois parties : I. Vivre le plaisir — Vivre sans plaisir. Problématiques antiques. II. Interlude : Du discours philosophique à l'expression poétique : plaisirs sensuels, plaisirs intellectuels. III. Les pensées du plaisir au miroir de la Renaissance. Les articles sont traversés d'interrogations récurrentes : les interprétations de la doctrine épicurienne, la relation du plaisir et du bien, la distinction entre le plaisir « sensuel » et la joie « spirituelle » et la double nature, à la fois